

FANNY ARDANT
dans
La Maladie de la mort
de **MARGUERITE DURAS**

Mise en scène **Bérangère BONVOISIN**
Lumière **Ricardo ARONOVICH**

Au THEATRE DE LA MADELEINE
30 représentations exceptionnelles à partir du mardi 6 juin 2006

«...Vous dites que vous voulez essayer, essayer plusieurs jours peut-être.
Peut-être plusieurs semaines.
Peut-être même pendant toute votre vie.
Elle demande : Essayer quoi ?
Vous dites : D'aimer. ...» Extrait de La Maladie de la mort

Informations pratiques

Théâtre de la Madeleine - 19 rue de Surène, 75008 Paris (M° et parking de la Madeleine)

Représentations à partir du 6 juin 2006.
du mardi au samedi à 19h
matinée le dimanche à 18h

Prix des places : de 15 à 50€ (hors frais de réservation téléphonique, 2€ par place)
Moins de 26 ans : 10€ (les mardi, mercredi et jeudi selon les disponibilités)

Réservations

Par téléphone : 01 42 65 07 09 (tous les jours de 11h à 19h, le dimanche de 11h à 18h)
Location fnac : 0892 68 36 22 (0.34€/mn)

Par internet : www.theatremadeleine.com

Les points de vente habituels : Magasins Fnac - Carrefour - Printemps - Bon Marché, Kiosque et Agences...

Contact Presse : Lydie DEBIEVRE
Tél : 06 87 75 33 63 – 01 44 85 40 57
e-mail : ldebievre@hotmail.fr

Théâtre de la Madeleine - Direction : Frédéric Franck et Stéphane Lissner
Administration, tél : 01 42 65 06 28 – fax : 01 42 66 27 80

« *Ainsi cependant vous avez pu vivre cet amour de la seule façon qui puisse se faire pour vous, en le perdant avant qu'il ne soit advenu* »

Marguerite Duras

Je crois, qu'il n'y a pas d'autre "décor", que la lumière, pour *La Maladie de la mort*, ce texte, à part, dans l'oeuvre de Marguerite Duras, « ce récit en lui même suffisant, ce qui veut dire parfait, ce qui veut dire sans issue » - comme le dit si bien à son propos, Maurice Blanchot, dans *La communauté des amants* et que le décor, c'est le théâtre, ses murs nus, avec ses traces d'autres spectacles, qui me font rêver, à André Masson et Georges Bataille. Il y a les loges aussi, au fond, comme des chambres, - comme Ailleurs, comme Réel..

Et il y a le bord de scène comme abîme..

Le spectateur peut tout imaginer dans un théâtre vide et nu, que c'est une chambre, un hôtel, un palais, une "zone", tout simplement, un théâtre..

Elle, Fanny A, elle arrive, elle n' avoue pas, elle impose ce secret terrible et impudique, ce VOUS, qu'il faut souvent entendre, comme un TOI..

Ce serait beau d'arriver à faire un spectacle-indécent- en tous cas sur l'Indécence.

Bérangère Bonvoisin

Quelle est cette voix qui raconte

Quelle est cette voix qui raconte, qui s'adresse, impérative, à VOUS, à TOI, à un homme qui, au conditionnel d'une histoire passée, aurait entrepris de savoir ?

De savoir quoi ?

Ce que seule l'expérience enseigne, celle de la vue, du toucher, de l'odeur du corps de la femme dans le bruit lointain de la mer.

Mais aussi ce qui ne peut s'apprendre, ce qui s'accepte et se prend, ce qui se découvre dans la possession et surtout l'abandon : aimer.

Ils sont trois, comme toujours lorsqu'il s'agit d'amour chez Duras : l'homme qui cherche à aimer et paye une femme pour plusieurs nuits ; la jeune femme qui s'ouvre à lui, pour de l'argent mais aussi par plaisir de la jouissance, et parce qu'elle veut identifier cette maladie dont il est atteint et qui, en retour, ne la laisse pas indemne ; et une troisième personne, qui énonce le texte, qui raconte, en s'appropriant parfois la situation par l'emploi du « je » et qui regarde.

Elle dit ce qu'elle sait, non pas de connaissance apprise, mais d'expérience vécue : elle est à distance, elle ne pleure pas comme l'homme, elle ne dort pas comme la jeune femme, mais elle les accompagne geste aprèscaresse, question après réponse, au plus près de chacune de leurs sensations, au cour de sa jouissance à elle, de son envie de tuer à lui et de leur impuissance à se rejoindre : celle des hommes et des femmes, irrémédiablement séparés.

Qui est-elle cette troisième personne ? A la fin du livre, dans des indications pour une mise en scène qu'elle n'a jamais faite, Duras décrit un homme lisant le texte « soit arrêté, soit marchant autour de la jeune fille ». Michel Piccoli dans le spectacle de Bob Wilson, puis Gérard Desarthe ont lu *La Maladie de la mort* laissant intactes certaines possibilités du texte.

La troisième personne cherche, elle aussi, comme les deux autres, comme l'homme qui paye et la femme qui se livre. Elle cherche à entrer plus loin dans la connaissance, de cette maladie qui empêche d'aimer, de cette étrangeté profonde et de cet éloignement, de cette maladie de la mort atteignant certains êtres qui, dans le texte, ne sont que masculins.

La voix du récit cherche à comprendre l'homme et c'est la femme qu'elle révèle, totalement, dans sa jouissance, dans les replis de son corps et de ses sensations, dans « la force invincible de sa faiblesse sans égale » et dans une façon d'être à l'écoute tout en se mettant à l'écart, dans le sommeil.

/...

Dit par une femme profondément consciente du pouvoir de sa beauté – intérieure tout autant que physique – ce texte révèle une toute autre puissance : elle éprouve au plus profond d'elle-même ce que l'homme ne fait que pressentir.

L'indécence s'accroît avec l'ampleur de la transgression, celle d'une femme disant en scène ce que la jouissance recèle en son secret et la mise en danger que le texte évoque sans cesse devient celle de l'actrice seule sur une scène dépouillée de tout sauf de sa présence.

La mer est noire. Le corps est blanc. Les extrêmes s'affrontent et même la lumière solaire reste sombre. La mort rend l'amour impossible. Un homme incapable d'aimer rencontre une femme qui ne peut être aimée. Et pourtant la rencontre se fait. Le texte s'écrit, se dit et les spectateurs l'entendent.

Car au-delà des personnages, au-delà du VOUS, du TOI, c'est à TOUS que la narratrice s'adresse, à nous tous, hommes et femmes, que l'amour ne cesse d'interroger et son manque de mettre en péril de mort.

Aliette Armel
Ecrivain, critique littéraire

Extrait de *La Maladie de la mort* - éditions de Minuit

Ensuite c'est presque l'aube. Ensuite il fait dans la chambre une sombre clarté de couleur indécise. Ensuite vous allumez des lampes pour la voir. Pour la voir elle. Pour voir ce que vous n'avez jamais connu, le sexe enfoui, voir cela qui engouffre et retient sans apparence de le faire, de le voir ainsi refermé sur son sommeil, dormant. Pour voir aussi les taches de rousseur répandues sur elle depuis la lisière des cheveux jusqu'à la naissance des seins, là où ils cèdent sous leur poids, accrochés aux charnières des bras, jusques aussi sur les paupières fermées et sur les lèvres entrouvertes et pâles. Vous vous dites : endroits du soleil de l'été, aux endroits ouverts, offerts à être vus.

Elle dort.

Vous éteignez les lampes.

Il fait presque clair.

Repères biographiques

Marguerite DURAS (1914- 1996)

- 1914. Le 4 avril, naissance de Marguerite Donnadiou à Gia Dinh (banlieue nord de Saïgon).
- 1921. Son père, Emile Donnadiou, meurt en France.
- 1923. Madame Donnadiou revient s'établir avec ses trois enfants à Vinh Long, dans le delta du Mékong.
- 1932. Marguerite Donnadiou, bachelière, quitte Saïgon pour la France.
- 1936. Licence en droit. Rencontre de Robert Antelme, qu'elle épouse en septembre 1939.
- 1942. Premier enfant, mort-né. Rencontre de Dionys Mascolo.
- 1943. Le couple Antelme emménage 5, rue Saint-Benoît, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Robert Antelme et Dionys Mascolo se lient d'une profonde amitié. Publication d'une première œuvre signée Marguerite Duras : *Les Impudents*, chez Plon. Duras, Antelme et Mascolo entrent dans la Résistance.
- 1944. *La Vie tranquille* (Gallimard). Arrestation d'Antelme, qui est déporté à Dachau. Inscription au PCF.
- 1945. Retour de Robert Antelme, qui reste longtemps entre la vie et la mort. Après quelques mois, Duras lui annonce son intention de se séparer de lui et d'avoir un enfant de Dionys Mascolo.
- 1947. Divorce. Commence l'écriture d'*Un Barrage contre le Pacifique*. Naissance de Jean Mascolo.
- 1950. Quitte le PCF. Publication d'*Un Barrage contre le Pacifique*.
- 1952. *Le Marin de Gibraltar*.
- 1955. *Le Square*. Début de son activité militante contre la Guerre d'Algérie.
- 1957. Rencontre de Gérard Jarlot, avec qui elle va collaborer pour de nombreuses adaptations théâtrales ou cinématographiques. Rupture avec Dionys Mascolo. Mort de sa mère.
- 1958. *Moderato Cantabile*. Sortie du film de René Clément *Barrage contre le Pacifique*. Achat de la maison de Neauphle-le-Château (avec les droits du Barrage). Alain Resnais tourne *Hiroshima mon amour*.
- 1960. Membre du jury du Médicis (elle le restera sept ans). Signe le Manifeste des 121, pétition sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie.
- 1963. Commence l'écriture du *Vice-Consul*.
- 1964. *Le Ravissement de Lol V. Stein*.
- 1965. *Théâtre* (tome I) chez Gallimard. *Des Journées entières dans les arbres* à l'Odéon- Théâtre de France.
- 1968. Participe aux événements de mai. *L'Amante anglaise*, mise en scène de Claude Régy.
- 1969. *Détruire, dit-elle* (premier film dont Duras assure seule la réalisation).
- 1971. Signe l'appel des 343 réclamant l'abolition de la loi punissant l'avortement.
- 1972. *Nathalie Granger*, avec Lucia Bose et Jeanne Moreau, est tourné dans la maison de Neauphle. Ecrit *India Song*. Ecrit, puis tourne *La Femme du Gange*, avec Catherine Sellers, Gérard Depardieu, Dionys Mascolo.
- 1973. *India Song* (texte, théâtre, film). Tournage un an plus tard. Le film sort en 1975.
- 1977. *Le Camion*, avec Gérard Depardieu (on y voit Duras lui raconter un film qui aurait été tourné par eux).
- 1979. Quatre courts-métrages : *Les Mains négatives*, *Césarée*, *Aurélia Steiner-Melbourne*, *Aurélia Steiner-Vancouver*.
- 1980. Rencontre de Yann Andréa.
- 1982. *L'Homme atlantique*. *Dialogue de Rome*, film commandé par la RAI. *Savannah Bay*. *La Maladie de la mort*.
- 1984. *L'Amant*.
- 1985. Met en scène *La Musica deuxième* au théâtre Renaud-Barrault.
- 1990. Mort de Robert Antelme.
- 1992. *Yann Andréa Steiner* est publié chez P. O. L.
- 1993. *Ecrire* (Gallimard).
- 1995. *C'est tout* (P. O. L.)
- 1996. Le 3 mars, Marguerite Duras meurt à son domicile parisien, 5 rue Saint-Benoît.

Bérangère Bonvoisin

Après une formation au Conservatoire Supérieur National Dramatique avec Antoine Vitez. Bérangère Bonvoisin joue au théâtre et au cinéma et signe de nombreuses mises en scène. Au Théâtre National de La Colline *Slogans* pour 343 actrices (2005) de Soudaïeva-Volodine. *Le poisson des grands fonds*, de M.L.Fleisser, et aussi au Théâtre National de L'Odéon *Philippe Clévenot-tête à tête*, *La chèvre, le cheval et la vierge* de M.L.Fleisser, au Théâtre de Trouville *Le gendarme est sans pitié* et *Le commissaire est bon enfant* de Courteline, au Théâtre des Amandiers-Nanterre *Rumeur à Wall Street* de B. Chatellier (d'après Bartleby de H.Melville) et *Pionniers à Ingolstadt* de M.L.Fleisser, à Théâtre Ouvert *Le salon transfiguré* (Sissi) de P. Clévenot, au Théâtre de la Bastille *Celle qui ment* (d'après Angèle de Foligno) de P. Clévenot, au Théâtre des quartiers d'Ivry *Eddy* (Mitchell) au Conservatoire National de Paris et au Festival d'Avignon *Les Sincères* de Marivaux.

Comme comédienne, au théâtre, elle a joué notamment sous la direction d'Antoine Vitez, ainsi qu'avec Jean-Pierre Vincent, Bruno Bayen, Jacques Lassalle, Jacques Rosner, Marcel Bluwal, Robert Girones, Roger Planchon, Philippe Clévenot, Bruno Boëglin etc...

Ricardo Aronovich

Directeur de la photographie, il travaille sur plus d'une soixantaine de films de long métrage depuis 1960. Il débute en Argentine, puis travaille au Brésil et en France à partir de 1969.

Il a travaillé plusieurs fois avec les plus grands réalisateurs de notre époque dont entre autre Ruiz Guerra, Louis Malle (*Le souffle au cœur*), Andrej Zulawsky (*L'important c'est d'aimer*), Jeanne Moreau (*Lumière*), Alain Resnais (*Providence*), Costa-Gavras (*Clair de femme*, *Missing*, *Hanna K*), Ettore Scola (*Le bal*), Jean-Louis Bertucelli (*Stress*), Hugo Santiago (*Les trottoirs de Saturne*)...

Dernièrement, nous citerons *The tragedy of Hamlet* de Peter Brook (2001), *Le temps retrouvé* (1998) et *Klimt* (2006) de Raoul Ruiz.

Fanny Ardant

D'Antonioni à Zeffirelli – en passant par Beuchot, Costa-Gavras, Deville, Gassman, Gatlif, Pollack, Schlöndorff, Scola ou von Trotta – elle a tourné dans plus de quarante films. Dès ses débuts avec François Truffaut, qui la fait tourner dans *La Femme d'à côté*, puis dans *Vivement Dimanche*, elle est distinguée à deux reprises par une nomination pour le César de la Meilleure Actrice (qu'elle obtient en 1997). Alain Resnais la dirige par trois fois en quatre ans, dans *La Vie est un roman* (prix Louis Lumière), *L'Amour à mort* et *Mélo*. Elle a tenu des rôles dans des films aussi marquants que *Benvenuto*, d'André Delvaux (prix spécial du jury au Festival de Montréal), *Ridicule*, de Patrice Leconte (César du Meilleur Film en 1997), ou *Huit femmes*, de François Ozon (qui vaut collectivement à ses huit interprètes un European Award ainsi qu'un Ours d'Argent au Festival de Berlin 2002... Bref, Fanny Ardant fait partie du club très fermé de nos très grandes actrices de cinéma. On en oublierait presque sa magnifique carrière théâtrale – car Fanny Ardant n'a jamais renoncé à monter régulièrement sur les planches. Malgré les exigences du grand écran, Fanny Ardant s'est toujours fixé des rendez-vous – une quinzaine à ce jour – avec la scène. Elle y a mis son art au service d'une pléiade d'auteurs – français ou non, classiques ou contemporains – aussi différents que Corneille, Racine, Montherlant, Claudel, René de Obaldia, Strindberg, Molière, Pirandello, Jean-Claude Carrière ou Henry James, sous la conduite de metteurs en scène tels que : Francis Huster, Roman Polanski ou Jacques Lassalle, pour n'en citer que quelques-uns. Avec *La Maladie de la mort*, Fanny Ardant se prépare à renouer avec une voix unique : celle de Marguerite Duras, dont elle avait déjà interprété *La Musica deuxième*.